

II

La synodalité de l'Épouse

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

Le mystère de l'Église

Ce que nous avons médité hier avec l'évangile des disciples d'Emmaüs nous a montré que le fait de pouvoir parcourir un chemin ensemble qui aboutit à une communion profonde avec le Christ et entre nous, ou entre nous dans et par le Christ, est tout d'abord un événement de grâce. Les disciples d'Emmaüs ne l'avaient pas prévu, ni préparé, et ce ne sont pas eux qui l'ont réalisé. Le christianisme n'est pas un programme, un projet que nous devons réaliser : le christianisme est une Personne, le Fils de Dieu qui vient, reste avec nous, marche avec nous et devant nous. Tout cela est grâce, une surprise qui ne finit jamais de nous surprendre.

Tout est surprenant dans l'événement du Christ. Sa présence, sa parole, ses actes, son regard sur chacun de nous, son regard sur les autres, sur ceux et celles que nous, instinctivement, regardons de travers, comme les pharisiens regardaient les publicains, et les publicains devaient regarder les pharisiens. Surprenant est le regard du Christ sur chacun de nous et l'appel qu'il nous adresse, personnel, unique. Nos plaintes et mécontentements ferment nos yeux à la belle lumière du corps du Ressuscité qui marche avec nous. Mais, par grâce, cette beauté ne s'éloigne pas, nous accompagne, et lentement arrive à percer notre brouillard, jusqu'à la surprise totale où le mystère du Christ éclate et ouvre nos yeux. Il le fait avec un geste simple et quotidien de partage et en disparaissant. Il le fait dans la mystérieuse évidence propre au mystère du Christ : celle de se révéler comme Dieu à l'intérieur de notre humanité.

Cette mystérieuse évidence qui nous surprend, Jésus la transmet, par le don de l'Esprit de Pentecôte, au signe et à l'instrument que Jésus Christ nous a laissé pour perpétuer sa manière étonnante de rester et de marcher avec nous : **l'Église**.

J'ai commencé à aimer l'Église et à me sentir indéfectiblement heureux de lui appartenir le jour où, alors que j'étais plein de doutes d'adolescence sur elle, pleins justement de plainte et de méfiance, elle m'a surpris au moment où Paul VI passait en Jeep sur la Place Saint-Pierre, pendant une audience du mercredi, en l'Année Sainte 1975, au milieu de la foule cosmopolite. L'Église m'a surpris par son mystère, en tant que mystère. Du coup elle n'était plus une grande organisation, une grande structure, un grand enchevêtrement de règles, rites, documents, etc., mais un mystère universel, plein de beauté, qui venait

toucher mon cœur par le passage d'un petit homme vêtu de blanc, frêle, souriant et bénissant. Un mystère qui m'unissait immédiatement à un peuple immense et à toute l'humanité.

Après, d'autres rencontres n'ont fait que confirmer cette expérience, en me la rendant plus proche, plus personnelle, plus capable d'accompagner le chemin de ma vie, de toute ma vie jusqu'à maintenant. Mais à chaque fois, c'est la surprise initiale qui se reproduit. La surprise est le renouvellement le plus renouvelant qui soit, car c'est chaque fois comme si ce qui nous surprend, ce qui nous a surpris une fois, se reproduisait totalement, dès le commencement. Et chaque fois on se dit, surtout si les années passent, surtout si on a eu le temps de vieillir, peu ou beaucoup : « Mais, ce n'est pas possible qu'à mon âge se renouvelle la surprise que j'ai ressentie à seize ans ! » Et pourtant, c'est un fait, une expérience, qu'on ne peut pas nier. Alors on comprend de plus en plus, jamais assez mais de plus en plus, que le fondement déclencheur de la surprise est quelque chose qui ne dépend pas de nous, qui est objectivement gratuit, donné.

Je me le disais il y a moins d'un mois, lors de l'audience que le Pape François a accordée au Chapitre Général de mon Ordre : je l'ai ressenti et vécu comme l'expérience d'il y a quarante-sept ans avec Paul VI.

Je souligne cela parce que, si l'on s'attache à parler de synodalité et de chemin synodal en dehors du sens de l'Église comme mystère, du sens donc de l'Église comme réalité qui nous fait toucher le mystère du Christ, qui nous transmet le mystère du Christ, je crois que nous n'irons pas loin sur ce chemin. Parce que la synodalité de l'Église est *une dimension de son mystère*, et donc de sa beauté, et non pas seulement et tellement de son organisation extérieure, de son fonctionnement. La synodalité est comme la structure apostolique ou sacramentelle de l'Église : cela relève de son mystère de Corps mystique du Christ et de Peuple de Dieu, non seulement de son organisation ou activité. La synodalité relève de la beauté de l'Église comme Épouse du Christ.

Une transparence opaque

Cette beauté de l'Église, si elle est transparence au mystère du Christ, demeure une transparence mystérieuse elle aussi, mais dans le sens d'une opacité. C'est une transparence opaque, mais qui fait partie du mystère, car c'est le Christ qui l'a voulue. Il aurait pu donner à l'Église une transparence évidente, cristalline, du mystère de sa présence. Il aurait pu choisir de donner à l'Église, que sais-je ?, une hiérarchie angélique, que chaque évêque soit un ange, et même chaque curé, chaque catéchiste, etc. Il y en a tellement d'anges au chômage au Ciel !

Il est intéressant que Dieu donne effectivement un ange gardien à chacun de nous, à chaque Pape, évêque, curé, catéchiste, père ou mère de famille, etc., mais qu'il ne le donne pas pour nous remplacer, pour faire le chemin à notre place, où nous porter sur ses épaules ailées : Il nous le donne pour nous accompagner. Les anges font un chemin avec

nous, mais ils ne le font pas à notre place. On pourrait dire que les anges donnent une épaisseur invisible d'éternité à notre chemin ensemble. Ils dilatent la synodalité de l'Église jusqu'à l'invisible. Les anges sont les bijoux de l'Épouse, mais son corps est humain.

Mais, justement, le chemin synodal de l'Église, le Christ l'a voulu et commencé comme un chemin humain, d'hommes et de femmes. Et l'opacité humaine de ce chemin d'hommes et de femmes, de pécheurs sauvés, avec ce que cela comporte de peine et de fatigue, d'arrêts et de nouveaux départs, de chutes et de relèvements, fait partie de la synodalité de l'Église, du mystère de l'Église en chemin, et donc de sa beauté. L'Église est mystère aussi, et je dirais même surtout, quand elle est en chemin, et non pas seulement dans l'état de Jérusalem céleste. Le mystère de l'Église est plutôt dans la descente (cf. Ap 21, 2) de la Jérusalem céleste sur les chemins de l'histoire.

Cela a des conséquences pour comprendre et vivre la synodalité de l'Église. Au fond, il s'agit de comprendre et vivre un chemin ensemble dans l'opacité humaine qui est signe du mystère surprenant du Christ ressuscité qui marche avec nous. Il ne s'agit pas seulement de faire un chemin synodal pour sortir de l'opacité et pouvoir enfin permettre à l'Église de manifester le Christ en totale transparence, en faisant un chemin linéaire et parfait au milieu du monde perdu. Ce rêve de succès dans la réforme, s'il est parfois nécessaire pour pousser à une purification, n'a jamais vraiment d'issue, n'aboutit jamais vraiment. Pensons à tant d'élan après le Concile, à tant de communautés nouvelles, à tant de méthodes pastorales qui visaient ce succès. Au fond c'est un catharisme qui, dirait saint Benoît, en voulant trop gratter la rouille, finit pour casser le vase (cf. RB 64, 12).

J'aimerais alors souligner quelques aspects de la synodalité qui tiennent compte de ce que je viens de dire du mystère de l'Église, surtout pour suggérer quelques pistes qu'il me semble nécessaire suivre pour un chemin synodal vraiment fécond et qui puisse durer.

1. Crise de la foi

Le premier aspect concerne la foi vécue dans la crise que nous traversons.

Il est clair que nous connaissons une fragilité croissante. Nous avons pris l'habitude de nous sentir toujours en crise. Crise de la société, crise de l'Église, crise des Diocèses, crise des Ordres, crise des paroisses et des communautés.

Il y a une crise, c'est certain. Mais nous vivons la crise comme une accusation, comme une honte, comme si c'était de notre faute. Nous nous sentons responsables, surtout si nous avons quelque responsabilité, de résoudre la crise de la réalité qui nous est confiée. Chacun cherche des solutions à la crise. Nous essayons de comprendre le secret des communautés qui ne semblent pas être en crise comme les nôtres. De temps en temps, on parle de telle ou telle méthode qui semble être le secret du succès d'une communauté, par exemple pour avoir des vocations. Ensuite, tout le monde essaie d'appliquer cette

méthode, mais il est rare que le succès que nous voyons ailleurs se reproduise chez nous. Et tôt ou tard nous constatons que cette méthode ne fonctionne pas non plus là où elle semblait être la solution magique.

Tout cela trahit une approche fondamentalement erronée du problème. Notre véritable crise, qui est la crise de toute l'Église, n'est pas, pour ainsi dire, extérieure à nous, dans la situation que nous vivons, ou causée par des forces hostiles à l'Église. La crise est en nous, elle est dans nos cœurs, dans nos pensées, dans notre relation avec la vie, la réalité. Mais il ne s'agit pas d'une crise psychologique, psychique ou morale. *Notre véritable crise est une crise de foi, une crise de la foi.*

Même à l'époque de Jésus, les gens avaient le sentiment d'être en crise. Chacun s'apercevait que les choses n'allaient pas bien, qu'un changement était nécessaire. Mais presque tous disaient que c'était la faute des Romains ou du parti opposé au leur. Les Pharisiens prétendaient que les Sadducéens étaient responsables de la crise et les Sadducéens que c'était la faute des Pharisiens. Comme c'est souvent le cas dans l'Église aujourd'hui : si on n'accuse pas les ennemis de l'Église, on accuse la tendance opposée à la sienne dans l'Église.

Imaginons que Jésus vienne au milieu de tout cela. Que nous dirait-il ? Il chercherait, par exemple, un centurion romain (Mt 8, 5-13) ou une femme cananéenne (Mt 15, 21-28), et il regarderait avec étonnement leur foi, puis il nous dirait : « Écoutez, le vrai problème de l'Église, des communautés, c'est que vous n'avez pas la foi de ces personnes. Votre crise est une crise de foi. Pas tellement la crise d'une foi théorique, dogmatique, car vous êtes tous assez bien catéchisés, mais la crise de la foi comme attitude à l'égard de moi et de votre vie. »

Avoir la foi ne signifie pas ne rien faire et laisser Dieu tout faire, ne signifie pas vivre de miracles et de prodiges. Avoir la foi veut dire prendre la juste place entre la réalité et Dieu, la vie et Dieu, et aussi prendre la juste place entre la crise que nous vivons et Dieu qui nous sauve. Il s'agit de devenir intermédiaires entre le Sauveur et la réalité à sauver, d'être ceux qui permettent à Dieu d'agir dans le monde. La foi de la femme cananéenne est la bonne position entre sa fillette possédée et Jésus. La foi du centurion est la bonne position entre son serviteur malade et le Christ. Cet homme avait une posture vraie à l'égard de son serviteur et à l'égard du Christ. D'une part, il a regardé son serviteur malade avec une grande compassion, un grand amour et il désirait passionnément son bien. D'autre part, il a regardé le Christ avec vérité, le reconnaissant comme Dieu, le reconnaissant comme le seul Sauveur qui peut guérir l'humanité, qui peut répondre au besoin de vie et de salut qui est dans chaque homme. *La foi est cette position juste entre le besoin de l'humanité et Dieu.* La foi est l'attitude juste qui permet à Dieu d'embrasser le monde, de le sauver, de le changer, de le transformer, de le renouveler ; tout ce dont nous avons tous besoin.

Si nous n'adoptons pas cette attitude de foi, rien ne se passe, nous ne choisirons que de fausses solutions qui ne résolvent rien, au contraire, qui aggravent la situation. Lorsque nous gérons la crise de la mauvaise manière, elle devient encore plus critique, elle devient une catastrophe. Au contraire, affrontée dans la foi, c'est-à-dire dans la bonne relation avec Dieu et la réalité, la crise devient un temps de grâce, elle devient une occasion pour Dieu de nous montrer la miséricorde et l'amour qu'il est pour nous.

2. Nécessité d'une conversion

Cette constatation de la faiblesse et de la petitesse de notre foi, ne doit pas nous déprimer et nous décourager. Les apôtres eux-mêmes, Jésus les a plusieurs fois repris sur ce point, et pratiquement *seulement sur ce point*. Il ne leur a presque jamais reproché de manquer d'amour, de cohérence, de courage, etc. Mais de foi, oui. Que de fois il leur a reproché leur manque de foi !

Cela veut dire deux choses. Premièrement que la foi dépend aussi de nous, que nous en sommes responsables. Elle est une grâce, bien sûr, mais une grâce que nous sommes en mesure d'accueillir. Deuxièmement, cela veut dire que sur la foi, nous pouvons changer, nous convertir. Comment ? Justement en acceptant qu'avoir la foi ne comporte pas une capacité en nous, mais le fait de reconnaître notre impuissance, et de la reconnaître en nous confiant au Christ, comme au Père et à l'Esprit Saint. Les petits, les humbles, les pauvres, nous passent devant dans la foi, car en toute simplicité, ils se confient à Dieu. La foi, c'est l'attitude qui demande avec la certitude que Dieu peut et veut nous exaucer. Demander, c'est toujours possible, ce n'est pas difficile ou ardu. Demander demande seulement notre liberté qui humblement reconnaît devant Dieu que sans Lui, nous sommes impuissants et perdus.

Alors nous comprenons que pour faire un chemin avec le Christ, dans la foi, nous avons besoin d'une conversion à la confiance en Dieu. Nous avons besoin de regarder davantage le Christ que nous-mêmes. Comme Pierre lorsqu'il marchait sur l'eau : dès qu'il a baissé le regard du Seigneur vers l'eau agitée par le vent, il a commencé à couler.

Cette situation de Pierre est très instructive pour nous. C'est seulement par la puissance du Christ que Pierre pouvait marcher sur l'eau. Mais Pierre savait nager. D'accord, la mer était agitée, mais c'est bizarre que le réflexe de Pierre, au moment de couler, n'ait pas été d'au moins essayer de nager.

C'est que Pierre, depuis le premier jour où il avait rencontré le Christ et avait tout quitté pour le suivre, était entré pour ainsi dire dans une autre dimension de la vie. Il faisait encore usage de toutes ses qualités et habilités naturelles et culturelles, ou professionnelles, mais le centre de sa vie avait changé. Il avait reconnu et consenti que le centre de sa vie soit Celui qui « est le centre du cosmos et de l'histoire » (*Redemptor Hominis*, 1). Il ne pouvait pas, il ne pouvait plus s'appuyer sur un autre centre, sur une autre consistance de sa vie. Il ne pouvait pas vivre comme si le mystère de cet homme, si

extraordinaire qu'il pouvait marcher sur l'eau et calmer la mer agitée, n'était pas entré dans sa vie, en exigeant tout son cœur, toute sa confiance. Mais, souvent, Pierre et les autres, comme nous tous, revenaient aux instincts habituels, revenaient à une vie, à des réactions, à des sentiments, à des idées, propres à ceux et celles qui n'avaient pas rencontré Jésus, qui ne l'avaient pas écouté, qui ne l'avaient pas vu faire des miracles, et surtout qui n'avaient pas fait l'expérience de son amour, de son regard d'amour pour chacun. Qu'un centurion romain, qu'une femme cananéenne puissent exprimer une confiance en Jésus plus grande et immédiate que la leur, cela était absurde, surtout pour eux-mêmes.

La conversion de la foi, ou à la foi, est la conversion qui, en prenant conscience des reniements du Christ que nous consommons à longueur de journée, revient vers Lui en demandant qu'il reprenne pour nous, dans notre cœur, dans notre vie entière, la place de Seigneur et Sauveur qui nous a attirés, que nous avons reconnu, mais sur laquelle nous oublions de régler notre vie, de bâtir notre existence, de poursuivre notre chemin. La meilleure façon de le faire est de crier comme Pierre : « Seigneur, sauve-moi ! » (Mt 14, 30), qui veut dire : « Oh Christ, je reconnais que tu es mon Seigneur et mon Sauveur ! Reprends ma vie et conduis-moi sur le chemin de ta vie ! » J'imagine qu'après le reniement et le chant du coq, parmi les sanglots amers, ce fut ce cri, « Seigneur, sauve-moi ! », que Pierre a répété continuellement et du fond de son cœur.

Le chemin synodal de l'Église ne peut progresser que dans cette foi consciente de notre faiblesse, qui mendie le Salut dans une prière qui confesse que le Christ est Seigneur et Sauveur. On ne marche pas sans nous appuyer sur le Christ comme centre et consistance de l'univers et de notre vie.

Pour cette raison, avant d'organiser un chemin synodal, il faudrait toujours le prier, le fonder sur une attitude contemplative qui cherche le Christ du regard et lui demande de nous sauver. Un chemin synodal sans dimension liturgique, eucharistique, sacramentelle, n'est plus un chemin qui nous réunit derrière et dans le Christ.

3. Ensemble vers la communion

Lorsqu'on veut marcher sur le chemin que le Christ veut nous faire parcourir avec Lui, à sa suite, dans le mystère de l'Église, cheminer ensemble n'est pas notre décision, mais est une exigence qui découle du mystère du Christ lui-même. On ne peut pas suivre le Christ et son chemin vers le Père sans le faire ensemble, sans un chemin commun. Un « être ensemble » qui n'est pas un simple travail d'équipe où la qualité des relations est déterminée seulement par le but particulier qu'on veut atteindre. La dimension communautaire du chemin synodal a pour but la communion, donc une dimension qui n'est pas autre chose que la dimension communautaire, que le fait d'être ensemble, mais qui en est l'accomplissement. Cheminer ensemble est un processus qui doit approfondir et dilater le fait d'être ensemble. Le progrès est à l'intérieur de l'ensemble, non en dehors.

C'est comme creuser là où un fil d'eau sort de la terre pour laisser la source jaillir en plénitude.

Le chemin synodal doit alors comporter une dimension de conversion de nos relations vers une communion de charité profonde. C'est ce que saint Benoît promet aux moines qui décident de se fixer à la communauté monastique : « À mesure que l'on progresse dans la vie monastique et dans la foi, le cœur se dilate, et l'on court dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour. » (RB Prol. 49)

Comment le fait de cheminer ensemble devient-il exercice et expérience de dilatation du cœur dans la communion ? L'Église nous suggère quelques aspects essentiels de ce chemin de conversion.

a. Écouter un appel

Le premier est l'écoute réciproque. S'écouter, vous le savez, ne signifie pas seulement s'entendre. Une vraie écoute permet à ce que l'autre dit d'avoir un effet sur nous. La vraie écoute ne se limite pas à enregistrer : elle permet à la parole de l'autre de se graver en nous, de nous changer, d'opérer en nous un changement. Lequel ? Peut-être que la parole évangélique qui décrit le mieux ce changement est lorsque Jésus dit, dans le Sermon sur la montagne, « Si quelqu'un te force à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui ! » (Mt 5, 41)

Accepter de faire un chemin avec l'autre est la profondeur de l'écoute. Cela veut dire qu'écouter vraiment signifie entendre dans la parole ou le silence de l'autre un appel, un appel synodal, un appel à faire un chemin avec lui.

Nous savons très bien que chaque fois que nous donnons des réponses qui, d'une manière ou d'une autre, ne nous engagent pas à faire un chemin avec l'autre, notre réponse ne sert à rien, n'a aucun effet. Si nous ne pouvons pas cheminer avec l'autre, il est mieux de dire honnêtement que nous ne sommes pas en mesure de l'écouter, et adresser cette personne à qui, dans l'Église, peut lui offrir une écoute qui sache recevoir cet appel et accompagner cette personne, cette communauté, cette situation, sur un chemin ensemble qui puisse être un processus de vie nouvelle.

Cette écoute ne peut mûrir en nous que dans la mesure où nous faisons cette expérience personnellement, avec le Christ et notre communauté, d'appartenance à l'Église, y compris notre famille.

Nous pouvons aussi nous demander : quand j'écoute l'Évangile, l'Église, est-ce que je me sens appelé par le Christ à faire un chemin avec Lui ? Les paroles du Christ sont vraiment incisives si elles tracent un chemin avec Lui, un chemin à sa suite. Et après, nous nous rendons compte que ce que nous vivons avec Lui, nous sommes appelés à le vivre avec notre prochain. Nous sommes appelés à écouter l'appel de Jésus dans chaque appel du

prochain, du pauvre. L'écoute de la Parole de Dieu, surtout de l'Évangile, n'est vraie, n'écoute vraiment Dieu, le Christ, que si elle nous conduit à reconnaître l'appel du Christ dans la parole du prochain.

Par-là, nous comprenons aussi que la synodalité est essentiellement une question d'amour, de charité. Comme d'ailleurs tout ce qui concerne la vie de l'Église.

b. Chemin de réconciliation

On touche là un autre élément de conversion synodale : la réconciliation. Le Christ nous a révélé que l'être est amour, que la vraie réalité de tout n'est que la charité. Dans les relations humaines aussi, tout est tendu vers la communion éternelle de la Trinité.

Quand Jésus nous demande d'aimer notre ennemi, il nous révèle que même avec notre ennemi, la relation ne peut s'accomplir que dans l'amour. L'inimitié, la haine, ne sont que manque d'amour, manque de vraie réalité. C'est pour cela que dans les relations de haine trouvent place tant de mensonge, tant d'hypocrisie. C'est pour cela qu'entre les pécheurs que nous sommes tous, il ne peut y avoir de chemin ensemble que s'il est un chemin de réconciliation.

Là aussi, une parole du Sermon sur la montagne est très éclairante : « Mets-toi vite d'accord avec ton adversaire pendant que tu es en chemin avec lui, pour éviter que ton adversaire ne te livre au juge, le juge au garde, et qu'on ne te jette en prison. » (Mt 5, 25).

Jésus invite les deux adversaires à célébrer un synode, à profiter du fait qu'ils sont en chemin pour essayer de cheminer ensemble, non seulement physiquement, non seulement pour aller au tribunal qui rendra définitive la division entre les deux, mais pour aboutir à une réconciliation, c'est-à-dire pour atteindre un but bien plus grand que la justice qui tranche : le but de la communion fraternelle, du pardon réciproque, de la charité fraternelle comme chemin de vie éternelle.

C'est pour cette raison que la dimension œcuménique est essentielle au chemin synodal de l'Église. Mais aussi la dimension de chemin de paix pour le monde.

Pour faire un chemin de réconciliation, il ne faut pas avoir résolu à l'avance nos conflits et désaccords. C'est le chemin ensemble qui peut permettre cela. Et au fond, on ne marche que pour cela, pour aller ensemble vers une communion dans le Christ qui est en personne ce qui nous unit, ce qui nous réconcilie, notre paix véritable.

c. La mission de l'Épouse

Alors le chemin synodal devient mission, c'est-à-dire témoignage de communion dans le Christ qui nous unit par sa présence partagée comme le pain de l'Eucharistie. C'est l'énergie nouvelles des disciples d'Emmaüs. Ils courent pour témoigner, pour annoncer que le Christ est vivant et demeure avec nous, marche avec nous.

Dans ce sens, le chemin synodal de l'Église coïncide avec sa mission, coïncide avec son rayonnement, et donc avec sa beauté d'Épouse du Christ.

On ne restaure pas la beauté de l'Église par un maquillage, et même pas par je ne sais quelle purification. La purification et réforme constante de l'Église se fait comme pour les disciples d'Emmaüs : en cheminant avec le Christ, en l'écoutant, en faisant expérience de l'amour ardent de sa présence, de son regard. Toute la beauté de l'Église est dans l'Époux qui continue de l'aimer. Cela rend l'Épouse toujours féconde, toujours mère d'une humanité nouvelle, rachetée, pascale.

La mission de l'Église doit repartir d'une mystique, doit repartir du *Cantique des cantiques*, là où la bien-aimée n'est pas parfaite, n'est pas sans taches, et pourtant, elle rayonne son amour, sa passion pour l'Époux.

Dans une époque où l'Église avait autant de problèmes qu'aujourd'hui, sinon plus, saint Bernard de Clairvaux, tout en s'occupant, et presque trop, de la réformer, n'arrêtait pas de méditer et de commenter le *Cantique des cantiques*, donc de puiser son sens de l'Église dans une mystique de relation sponsale avec le Christ. Il ne faudrait pas négliger cette source, ce sens mystique de la beauté de l'Église, de la beauté de la mère qui nous apprend et nous pousse à marcher ensemble.

Lors de l'audience que le Pape François a accordée au Chapitre général de mon Ordre, il y a exactement un mois, il a beaucoup insisté pour que nous regardions le Christ ensemble. En jouant sur le « sous-titre » de l'Ordre Cistercien : « de la commune observance », il nous a invité à cultiver la *communio* en *observant* ensemble Jésus, à vivre, je cite, une « commune observance du Christ ». Puis il a ajouté que cette commune observance du Christ « implique un engagement constant de conversion pour passer d'un *moi fermé* à un *moi ouvert*, d'un cœur centré sur soi-même à un cœur qui sort de lui-même et va à la *rencontre* de l'autre. Et ceci, par analogie, s'applique également à la *communauté* : passer d'une communauté *auto-référentielle* à une communauté *extravertie*, dans le bon sens du terme, accueillante et missionnaire. C'est le mouvement que l'Esprit Saint cherche toujours à donner à l'Église, en travaillant dans chacun de ses membres et dans chacune de ses communautés et institutions. C'est un mouvement qui remonte à la Pentecôte, le « baptême » de l'Église. » (Discours au Chapitre de l'Ordre Cistercien, Sala Clementina, 17 octobre 2022)

Une communauté, une Église, « accueillante et missionnaire ». Il suffirait de penser à la mission de l'Église en tenant ces deux termes unis pour saisir tout l'enjeu et la beauté de cette mission dans ce monde. Accueil et mission vont toujours ensemble, sinon ils perdent leur vitalité, leur sens, leur beauté. L'Église vit une mission qui accueille, et un accueil qui sort chercher et sauver ce qui est perdu. Il y a là aussi la complémentarité du féminin et du masculin, de la maternité et de la paternité, dans la vie de l'Église. Et il faut toujours retrouver l'équilibre entre ces deux dimensions d'un même amour, de l'amour du

Christ. Il faut toujours examiner son accueil à la lumière de la mission, et examiner la mission à la lumière de l'accueil. Cela pour demeurer dans une vie ecclésiale qui soit l'œuvre de l'Esprit plutôt que la nôtre, qui soit Pentecôte plutôt que tour de Babel.